

DAVID B. COE

**LA COURONNE
DES 7 ROYAUMES**

· TOME 3 ·

LES GRAINES DE LA DISCORDE



Pygmalion 

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

· TOME 3 ·

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Après avoir poussé le royaume d'Eibithar au bord de la guerre civile, la conspiration Qirsi poursuit son œuvre. Son objectif : déstabiliser l'ensemble des Sept Royaumes. Premier visé, celui d'Aneira : son monarque venant d'être assassiné, une âpre lutte s'engage pour la couronne. L'héritière du royaume n'est qu'une fillette de dix ans. L'ambition de la reine de faire couronner sa fille est violemment contrée par les frères du roi défunt, eux-mêmes prêts à toutes les turpitudes pour ravir le pouvoir.

Quant au royaume d'Eibithar, malgré l'accession consensuelle de Kearney sur le trône, la situation est loin d'être réglée. Certains contestent la légitimité du nouveau monarque.

Tandis que les royaumes d'Eibithar et d'Aneira sont ainsi plongés dans la plus grande confusion, les fils du complot contre les Eandi s'étendent et se resserrent sur les Terres du Devant. Leur destin, loin d'être gravé dans le marbre, se révèle plus incertain que jamais.

Cadet de quatre enfants, DAVID B. COE a grandi à la frontière de New York. Il est diplômé d'histoire de l'université de Stanford. Auteur de plusieurs romans de fantasy, il habite dans le Tennessee avec sa femme et ses deux filles.

LES GRAINES DE LA DISCORDE

La Couronne des 7 royaumes

Tome 3

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

Le Complot des magiciens (t. 1)

Le Prince Tavris (t. 2)

Les Graines de la discorde (t. 3)

Le Combat des innocents (t. 4)

Les Fruits de la vengeance (t. 5)

Le Sang des traîtres (t. 6)

L'Armée de l'ombre (t. 7)

La Guerre des clans (t. 8)

L'Alliance sacrée (t. 9)

Le Pacte des justes (t. 10)

DAVID B. COE

LES GRAINES DE LA DISCORDE

La Couronne des 7 royaumes

Tome 3

roman

Traduit de l'américain par
Sophie Troubac

Pygmalion 

Titre original :
SEEDS OF BETRAYAL
(Winds of the Forelands – Livre II)
(première partie)

Cartes par Elisa Mitchell

L'édition originale est parue en 2003 aux États-Unis chez Tor Book, une marque de Tom Doherty Associates, LLC.

© 2003, David B. Coe

© 2005, Éditions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition en langue française.

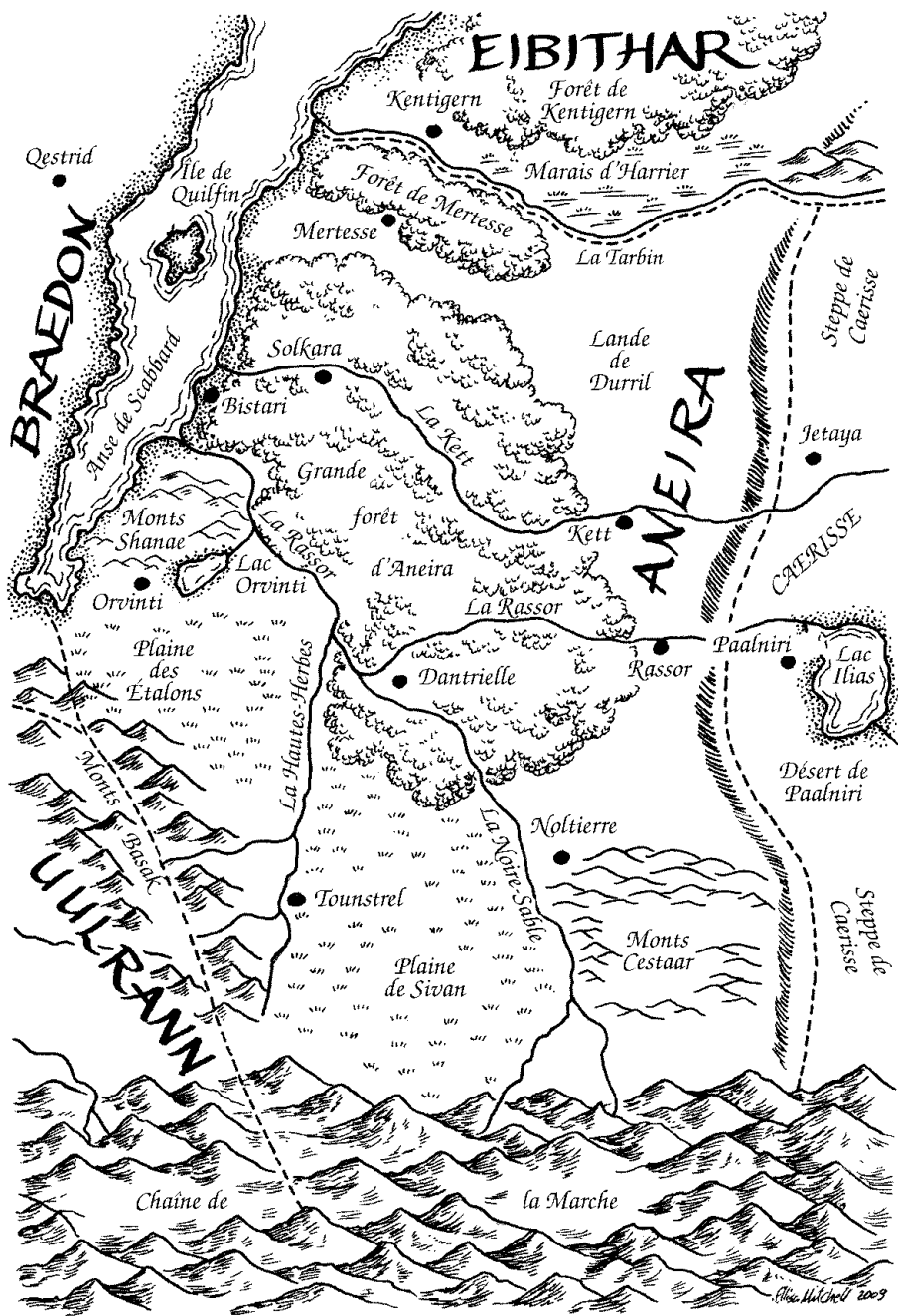
ISBN 2-85704-975-7

Pour Bill, Liz et Jim.
Maintenant, ils *doivent* le lire...



Les Terres du Devant





1

Bistari, Aneira, année 879, lune descendante de Bian

Le duc avançait lentement. Sous les sabots de son cheval, une belle monture de Sanbiri, les feuilles mortes craquaient comme une flambée d'hiver. La forêt avec ses troncs massifs et sombres, les branches tordues qui dressaient leur squelette décharné vers un ciel de plomb, ressemblait à quelque armée fantastique envoyée du Royaume du Dessous par le Trompeur lui-même. Les rares feuilles encore accrochées, aussi sèches et racornies que celles qui jonchaient le chemin, bruissaient dans le vent froid. Les quelques éclats dorés disséminés ici et là dans les branchages évoquaient à peine la splendeur flamboyante qui, un demi-cycle plus tôt, illuminait encore la Grande Forêt d'Aneira.

À plus d'une lieue de Bistari, Chago humait l'air marin. Les cris lointains des mouettes, poussés par les rafales de vent, parvenaient jusqu'à lui. Il resserra sa pelisse et frotta ses mains gantées. Le jour, décidément, n'était pas à la chasse. Il regretta la chaleur de son château. Sans son Premier ministre, il aurait fait demi-tour. Cette idée était d'abord la sienne. Ils étaient convenus de se rejoindre à la lisière occidentale de la Grande Forêt, aux alentours de midi.

– Une chasse vous fera le plus grand bien, monseigneur, lui avait suggéré Peshkal le matin même. Cette affaire avec le roi vous préoccupe depuis trop longtemps.

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

Chago avait d'abord rejeté cette proposition. Il attendait une réponse des ducs de Noltierre, Kett et Tounstrel, et devait rédiger un message à l'attention de ceux de Dantrielle et Orvinti. La matinée s'était écoulée sans l'arrivée d'aucun courrier. Sentant croître la fureur que lui inspirait le geste de Carden, Chago était revenu sur sa décision.

La lune de Kebb, dont le cycle était traditionnellement consacré à la chasse, était montée puis descendue sans qu'il se fût une seule fois rendu dans les bois. La nouvelle lune, celle de Bian, commençait à décroître. Les neiges ne tarderaient pas. Le gibier serait rare. Chago n'aurait plus qu'à abandonner son arc jusqu'à l'année suivante. Il avait tous les cycles d'hiver pour combattre les nouveaux droits de quai et les impôts d'aconage exigés par Carden. Alors, repoussant les papiers qui jonchaient sa table de travail, il avait décidé de suivre le conseil de son ministre.

Lorsque Peshkal, entrant dans son bureau, l'avait vu tester son arc, le Qirsi avait semblé si heureux qu'il avait même proposé de l'accompagner.

– Merci, lui avait répondu Chago, mais je connais votre aversion pour la chasse. Je vais demander à mon fils.

– Lord Silbron est en excursion aujourd'hui, monseigneur, avec le capitaine et votre maître d'écurie.

– C'est vrai, j'avais oublié.

Les yeux sur la fenêtre, le duc avait hésité. La chasse n'était pas un plaisir solitaire. Ce divertissement lui avait d'abord paru saugrenu mais, sa décision prise, il était peu enclin à renoncer à son projet.

– J'irai seul, avait-il tranché.

– Ce n'est pas raisonnable, monseigneur, avait répondu Peshkal, ses traits pâles empreints de gravité. La garde nous a plusieurs fois signalé des bandes de rôdeurs dans la forêt. Laissez-moi vous accompagner. J'ai des affaires à régler en ville, mais je peux vous rejoindre à la lisière de la forêt aux alentours de midi. C'est un plaisir, avait-il ajouté malgré son sourire légèrement contraint.

Chago avait encore hésité. Pour un Cheveux-blancs, Peshkal était de bonne compagnie. Mais comme de nombreux Eandi, le duc de Bistari jugeait tous les représentants de la race des sorciers quelque peu... déconcertants. Si l'objectif de cette chasse

LES GRAINES DE LA DISCORDE

était de le détendre, chevaucher en compagnie de son Premier ministre n'était pas des plus judicieux. Partir seul n'était toutefois pas plus avisé. Il avait entendu les rapports de ses patrouilleurs. Chago s'était donc résolu à retrouver Peshkal dans les bois. Quelques instants plus tard, il avait quitté son château et, empruntant la route Royale à l'opposé des eaux noires et agitées de l'Anse de Scabbard, s'était dirigé vers la grisaille fantomatique de la Grande Forêt d'Aneira.

Il avait pénétré les bois, son arc détendu accroché à l'arrière de sa selle avec un carquois de flèches. Dans la forêt, il n'avait pas vu trace de gibier. Quelques jours plus tôt, la forêt regorgeait encore de sangliers et d'élan. Avec les premiers froids, comme chaque année, les meutes s'étaient déplacées vers le sud et l'intérieur des terres, loin des vents côtiers. S'il repérait ne fût-ce qu'un cerf, Chago aurait de la chance ; qu'il parvînt à s'en approcher suffisamment pour tirer son arc relèverait du miracle.

Une nouvelle vague de colère l'envahit. Il ne pouvait accuser le roi d'une chasse pitoyable, mais il ajouta la stérilité de ce jour froid et gris à la longue liste des affronts que lui faisait régulièrement subir Carden III, son monarque.

Il ne savait plus quand tout avait commencé. Au fond, la querelle qui l'opposait au roi de Solkara n'était que le prolongement du vieux conflit qui opposait la maison de Solkara à celle de Bistari depuis la Première Suprématie Solkarienne et la fin de la guerre civile, sept siècles auparavant. Au cours des deux cent cinquante ans qui avaient suivi, la monarchie aneiriennne avait changé plusieurs fois de mains. L'alternance s'était achevée avec la Restauration de Solkara et l'établissement de la Seconde Suprématie Solkarienne, quatre siècles et demi plus tôt. Elle était encore en vigueur. Quelles que fussent les alliances nouées entre les deux maisons les plus puissantes d'Aneira, elles étaient principalement fondées sur l'opportunisme et le calcul. Il fallait bien se rendre à l'évidence, Bistari et Solkara ne s'étaient jamais entendues.

Les ducs savaient pourtant, lorsque les circonstances l'exigeaient, mettre leur inimitié à part. Ainsi, lors des nombreuses guerres contre le royaume d'Eibithar, leur voisin du Nord, les hommes de Bistari et de Solkara s'étaient toujours battus côte à côte. Mais les guerres s'achevaient, les crises passaient et une

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

réalité demeurait : le peuple de Chago et celui de la maison royale ne se faisaient simplement pas confiance.

Bien sûr, les rivalités entre les différentes maisons d'Aneira étaient courantes. D'après ce qu'en savait Chago, il en allait de même dans tous les royaumes des Terres du Devant. Mais en Aneira, celui qui s'opposait au monarque était souvent bien seul. Chago, lui, avait des amis. Lorsque Bertin de Noltierre venait sur la côte occidentale – il le faisait chaque année –, il s'installait chez Chago et Ria. Bien qu'il n'eût pas vu Ansis de Kett depuis plusieurs années, il comptait le jeune duc parmi ses plus proches alliés. Sur la plupart des sujets concernant le royaume, Bertin et Ansis n'étaient pas les seuls à partager ses positions. Les ducs de Tounstrel, Orvinti et Dantrielle étaient bien souvent à ses côtés.

À moins qu'il n'entre en conflit ouvert avec le roi.

Les autres n'étaient pas aveugles aux torts considérables de Carden, ils n'acceptaient pas plus que lui les innombrables décrets issus du château de Solkara. Mais au cours des siècles, les monarques successifs de Solkara avaient parfaitement montré ce qu'il en coûtait de s'opposer à eux. Ceux qui poussaient l'impudence jusqu'à se ranger aux côtés de Bistari souffraient plus cruellement encore. Impôts supplémentaires, restrictions sur la chasse, accroissement du nombre de recrues enrôlées au service de l'armée royale – les mesures de rétorsion employées par les rois aneiriens pour punir ce qu'ils considéraient comme des provocations étaient sans nombre. Aucune maison n'avait autant souffert que celle de Chago.

Une maison mineure se serait écroulée depuis longtemps ; que Bistari fût encore l'une des plus grandes familles d'Aneira était la preuve de sa force et de celle de ses ancêtres. En dépit des exactions imposées par la maison royale, Bistari s'était développée tout en se donnant beaucoup de mal pour que sa rivalité avec la maison de Solkara ne soit jamais interprétée comme un acte de trahison. Les ducs de Bistari payaient leurs impôts, bien qu'ils fussent largement plus élevés que ceux des autres maisons. Ils envoyaient des soldats aux généraux du roi, bien que leurs quotas fussent très lourds. Ils chassaient lorsqu'ils en avaient le droit, bien que leur saison durât presque une lune de moins que celles de Dantrielle, Rassor et Kett. Les rois de Solkara pouvaient rivaliser de mesquineries ; le blason familial – un formidable

LES GRAINES DE LA DISCORDE

rocher dressé face à l'assaut de la mer – illustre parfaitement ce qu'était Bistari : un roc contre la marée. La résistance du peuple de Chago ne rendait que plus humiliant le dernier affront de Carden.

Il pouvait accepter l'augmentation des impôts sur les chandlans. Les rois avaient toujours pris leur part des profits liés au commerce, il n'avait aucune raison d'espérer que Carden agisse autrement. Il n'en restait pas moins – n'importe quel homme sensé le savait parfaitement – que les nouvelles taxes portuaires étaient principalement dirigées contre Bistari. Sa ville était la seule cité établie sur la côte. Au contraire de la très grande majorité des maisons d'Aneira qui, bâties au bord des rivières, ou sur les rives d'un lac, comme Orvinti, n'étaient pas exposées aux tempêtes qui, chaque hiver, secouaient l'Anse de Scabbard et détruisaient les ports, Bistari devait, tous les trois ou quatre ans, reconstruire ses installations maritimes. Les travaux étaient considérables et coûteux. Carden, dans un hypocrite souci de justice, s'appliquait à imposer ses taxes à l'ensemble du royaume. Étant donné que les derniers droits de quai ne concernaient que les ports nouvellement bâtis, Bistari, une fois encore, serait la seule à supporter le plus gros de ces nouveaux prélèvements.

Le roi le savait. Chago n'en doutait pas une seconde. Ces nouveaux impôts n'étaient qu'une punition de plus en représailles d'une peccadille involontaire qui aurait dû être oubliée depuis longtemps. Combien de temps encore Chago et son peuple paieraient-ils le fait que Silbron était né à moins d'un jour de la mort de Tomaz IX, le père de Carden ? Ria avait failli perdre la vie en donnant naissance à leur fils. Pendant plusieurs jours, Chago avait refusé de quitter son chevet. Le chemin n'était pas long jusqu'à Solkara. Mais il était resté. Et il avait été le seul duc d'Aneira à ne pas assister à la cérémonie rendue en hommage au vieux monarque. Il s'agissait de son fils, de son héritier, avait-il tenté d'expliquer à Carden de nombreuses fois, de la femme qu'il aimait et qu'il avait failli perdre. N'importe quel homme raisonnable l'aurait compris. Les Solkariens n'étaient, hélas, pas connus pour leur sagesse ou leur compassion.

L'écho d'un pivert le tira de ses réflexions. Deux corbeaux, aussi noirs que des vautours, traversaient le ciel gris. Chago arrêta son cheval pour observer la forêt. D'abord, il ne vit rien, pas même un geai. Alors que son regard revenait sur le chemin

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

qui s'étendait devant lui, un détail retint son attention. Il sauta à bas de sa monture et, le cœur battant, alla vérifier ce qu'il savait déjà : des crottes d'élan. Il s'agenouilla pour constater qu'elles étaient fraîches.

Il se releva et, le corps tendu, scruta les environs. Sans faire de bruit, il revint à son cheval, détacha son arc de sa selle et endossa son carquois. Posant une des extrémités du bois souple sur le sol, il courba son arme, fixa la corde puis tira une flèche et la mit en place.

La direction de l'animal n'était pas facile à déterminer. Il avait certainement traversé le chemin. En dehors de cette certitude, Chago ne pouvait rien affirmer. Après quelques secondes de réflexion, le duc se dirigea vers le sud. Un petit ruisseau courait dans les bois non loin de l'endroit où il s'était arrêté. L'élan s'y abreuvait peut-être. L'épais tapis de feuilles mortes qui recouvrait la terre masquait toute trace d'empreintes. Suivant son instinct, il poursuivit dans cette direction. Très vite, il repéra un arbre frêle dont le tronc portait des marques de morsures. L'élan avait rongé une bonne partie de son écorce. Les traces étaient aussi fraîches que les crottes qu'il avait vues sur le chemin. Un frémissement agita le sous-bois devant lui. Le cou tendu, à l'affût de ce qui se cachait peut-être derrière les troncs épais qui lui masquaient la vue, ignorant les feuilles sèches qui trahissaient sa présence, Chago se hâta aussi vite qu'il l'osait.

Il eut le temps d'apercevoir l'animal. Comme l'éclat d'une flamme filant sur un ciel sans lune, le brun chaleureux de sa robe avait glissé sur le gris des arbres avant de s'évanouir. Il n'avait pas discerné sa silhouette mais l'animal semblait aussi gros qu'un cerf. Son arc en main, prêt à affronter sa proie, Chago s'élança. Plus loin, il le revit. Le duc se mit à courir. Mais l'animal, aussi habile qu'un spectre au milieu des arbres, lui échappa. Bientôt, il ne distingua plus que les arbres.

Il s'arrêta, tendit l'oreille, s'efforçant de percevoir autre chose que le gémissement du vent dans les branches. Le son qui lui parvint le surprit. Dans son dos, son cheval renâcla et martela le sol. Le bruit, de nouveau, se fit entendre. Un chant. La mélodie était si légère, si éthérée que le duc, d'abord, crut qu'il avait rêvé. Qui pouvait chanter dans la forêt par une journée pareille, qui sinon un fou ou un malfaiteur ?

Il frissonna, comme sous l'effet d'un coup de vent glacial.

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Son épée était sanglée à sa selle. Il tenait son arc, mais en face de l'assaillant, rien ne valait le métal. Il pivota et, réprimant son envie de courir, s'élança d'un pas vif vers sa monture. Sentant que sa panique croissait au rythme de son allure, il se força à s'arrêter avant de perdre complètement l'esprit. Son cheval hennit doucement. Pestant contre la faiblesse de ses nerfs, Chago secoua la tête. Il poursuivit sa route, plus calme, scrutant les bois à la recherche du chanteur.

La voix se précisait. C'était celle d'un homme, à la fois puissante et suave. Tandis qu'elle approchait, Chago reconnut «Les fleurs d'Aldana», une chanson populaire de Caerisse qu'il avait apprise dans son enfance. Un choix étrange pour une journée aussi froide et lugubre, mais qui, curieusement, le rassurait. Il ralentit. Lorsqu'il aperçut son cheval, un sourire de soulagement flottait sur ses lèvres.

Le temps que le chanteur apparaisse, le duc avait ceint son baudrier. Son épée en main, à côté de sa monture, il rit de la frayeur qui l'avait saisi quelques minutes plus tôt. Une telle voix ne pouvait appartenir à un brigand. Son visage acheva de le rassurer.

L'homme était mince, barbu. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses larges épaules. Ses yeux pâles étaient du même gris, presque argenté, que les écorces des bouleaux qui les entouraient. Découvrant Chago, l'homme, sans cesser de chanter ni d'avancer, lui adressa un court salut de la tête. Son regard glissa sur l'épée du duc sans altérer l'aimable sourire qui étirait ses lèvres.

Chago, songeant que ce visage lui était vaguement familier, se demanda s'il avait jamais chanté au château de Bistari, peut-être au cours du Festival. Il faillit l'arrêter pour lui poser la question. Toutefois, bien que l'homme fût de toute évidence un musicien, ils étaient seuls dans les bois. Jugeant plus sage de laisser l'étranger poursuivre sa route, il se contenta de lui rendre son salut. Lorsqu'il l'eut dépassé, il se tourna pour le regarder s'éloigner. Il ne rengaina son épée qu'au moment où l'homme disparaissait dans les bois, sa chanson s'effaçant doucement avec lui. Chago revint à son élan. Il avait le temps de le traquer mais, s'il s'éloignait du chemin, Peshkal serait incapable de le trouver.

Où était son Premier ministre? Midi était passé depuis longtemps, le Qirsi aurait déjà dû arriver. Chago étouffa un juron.

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

Son cheval s'ébroua. La forêt était silencieuse. Le vent lui-même avait cessé. Chago se figea. La chanson aussi s'était arrêtée. Le chanteur s'était-il tu ou était-il trop loin pour qu'il l'entende? Parfaitement immobile, cherchant la voix du chanteur avec la même attention qu'il avait mise à écouter son élan un peu plus tôt, le duc prêta l'oreille. Il était ridicule. Le chanteur s'éloignait, il était certainement trop loin. Et puis Chago avait son arc, son épée et il savait se servir des deux. Il n'avait rien à craindre d'un musicien.

Il continua pourtant d'écouter les murmures de la forêt. Aucune chanson. Seul un bruit de pas, léger et sûr, se devinait, beaucoup plus proche qu'il n'aurait dû l'être. Ce devait être l'élan. L'esprit en alerte, Chago ne tendit pourtant pas la main vers son arc, mais vers son épée. Il ne fut pas assez rapide. Avant qu'il puisse la tirer de son fourreau, avant même qu'il puisse se tourner vers le bruit, une main bloquait son coude droit. Au même instant, un bras musclé s'enroulait autour de sa gorge. Il était pris. Il se débattit, mais l'homme était d'une force surprenante. Il ouvrit la bouche pour crier mais le chanteur – c'était forcément lui – resserra sa prise sur sa gorge. Il pouvait à peine respirer.

– Toutes mes excuses, monseigneur, mais il semble que l'on vous veuille mort.

Chago comprit avec horreur qu'il avait affaire à un assassin, pas à un voleur. Où diable était Peshkal?

La vérité s'abattit sur lui avec une clarté si aveuglante, une telle violence, qu'il sentit ses genoux se dérober. L'homme le retint. Cela faisait près d'un an que durait la rumeur. Ses origines étaient si diverses qu'elle devait être fondée. S'il avait fini par admettre l'existence d'une conspiration qirsi, le duc de Bistari n'avait cependant jamais remis en cause la loyauté de Peshkal, le premier de ses ministres.

Le sorcier était à son service depuis près de huit ans. Trois ans après son arrivée au château, il l'avait nommé à la tête de son gouvernement. Chago ne le considérait pas comme un ami, loin s'en fallait, mais il le payait généreusement, se fiait à ses conseils et lui faisait confiance pour diriger son duché, veiller sur la sécurité de sa famille et sa propre vie. Jusqu'à ce jour, Peshkal ne lui avait donné aucune raison de douter de lui.

La chasse était son idée, tout comme l'expédition de Silbron

LES GRAINES DE LA DISCORDE

ce jour-là. Il avait tout manigancé de sorte que le duc se trouve dans la forêt. Il s'était même assuré qu'il serait seul, à cet endroit précis et à cette heure. Les paroles de son Premier ministre résonnaient à ses oreilles. Devant ses yeux dansait son sourire fourbe. «J'ai des affaires à régler en ville, mais je vous retrouverai à la lisière de la forêt aux alentours de midi.» Le Qirsi l'avait tué et Chago avait été une proie facile.

Tout cela lui apparut en un éclair. L'assassin le tenait fermement. Écartant les doigts que Chago avait posés sur la garde de son épée, il s'en empara à sa place.

– Belle lame, monseigneur, fit-il en la jetant loin d'eux. Où est votre poignard?

Comme Chago restait silencieux, l'homme lui comprima la gorge.

– Ma ceinture, souffla Chago étranglé.

L'homme palpa sa ceinture jusqu'à découvrir son arme. Il s'en débarrassa comme de son épée. Les deux mains de Chago étaient libres. Il se raidit. S'il était assez rapide... Avant qu'il puisse agir, la pointe d'une lame se trouvait au coin de son œil.

– Ça peut être rapide ou très lent, monseigneur. Dououreux ou pas. À vous de choisir.

– Je ferai ce que vous voulez, murmura Chago désespéré. Je vous en prie, pas mes yeux.

Sans répondre, l'homme ôta son couteau.

– Vous n'avez pas besoin de me tuer, poursuivit le duc, dites-moi seulement ce que vous voulez.

– Je vous l'ai dit, quelqu'un veut votre mort. Je n'y peux rien.

– Si. C'est votre métier.

Le chanteur ne dit rien, mais Chago le sentit sortir un objet de sa poche.

– Est-ce mon Qirsi qui vous a engagé? Vous pouvez au moins me l'apprendre.

L'homme interrompit son geste. Quelques secondes plus tard, il fit tourner le duc. Face à face, les deux hommes se dévisagèrent. Chago et l'assassin étaient presque de la même taille. Sachant qu'il n'était pas qu'un simple chanteur, le duc remarqua ce qu'il n'avait pas vu lorsqu'il l'avait croisé. Une petite cicatrice marquait sa joue et son regard pâle brillait d'un éclat froid et dur. S'il n'avait pas souri lorsqu'ils s'étaient aperçus, Chago aurait immédiatement compris qu'il avait affaire à un tueur.

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

L'assassin écarta les mains. Il tenait un garrot. La corde, enroulée autour de ses poignets, était tendue à l'extrême. Depuis des siècles, le garrot était l'arme favorite des assassins envoyés par les rois de Solkara.

– C'est Carden alors ?

L'assassin resta silencieux. Chago recula. Il trébucha et s'effondra sur le sol. Des larmes baignaient son visage.

– Je vous en supplie, s'exclama-t-il alors que l'homme avançait en faisant claquer son garrot. J'ai de l'or, je peux vous payer bien plus que celui qui vous envoie.

Aussi incroyable que cela parût, l'homme hésita.

– Dites-moi combien, poursuivit le duc plus assuré. Mon trésor est à vous.

★

Cadel n'avait jamais envisagé une éventualité pareille. On le payait pour tuer et il tuait. Dans son métier, l'échec signifiait la mort. S'il l'avait oublié, la perte de Jedrek, son partenaire, survenue quelques cycles plus tôt, le lui eût cruellement rappelé. Mais s'il refusait de tuer ? S'il choisissait de laisser sa victime en vie ?

Les Qirsi tenteraient peut-être de le faire assassiner. Tant mieux. Il n'attendait que ça. Il travaillait pour eux depuis trop longtemps. Si longtemps qu'il dépendait même presque entièrement de l'or qu'ils lui offraient. S'ils l'attaquaient, il aurait l'occasion de se défendre et celle, enfin, de s'affranchir de leur joug. Mais il était plus probable, plutôt que d'en finir brusquement, qu'ils cherchassent à le détruire. Ils connaissaient son véritable nom, les circonstances qui l'avaient poussé à fuir la cour de son père dans le sud de Caerisse alors qu'il n'était guère plus qu'un enfant. Tout comme ils n'ignoraient rien de tous les meurtres qu'il avait perpétrés en leur nom. Ils pouvaient ruiner son existence. Un seul mot prononcé à l'oreille de la bonne personne suffirait à faire de lui un éternel fugitif.

Ce qui ne rendait que plus attrayante la proposition du duc tremblant devant lui. Avant de mourir, beaucoup de ses victimes tentaient d'acheter sa pitié ; ses employeurs étaient aussi

LES GRAINES DE LA DISCORDE

riches et puissants que ceux dont ils souhaitaient la mort. Il avait toujours refusé. Quelque chose dans la supplique de Bistari, peut-être le fait qu'il eût deviné l'identité de celui qui avait commandité son crime, retint son attention. Il haïssait tellement son travail pour les Qirsi qu'il en arrivait au point de considérer leur dernière victime sinon comme un allié, du moins comme le moyen de se libérer des Cheveux-blancs et de leur or. Le duc était parvenu à ébranler Cadel.

– Vous ne voulez pas me tuer, poursuivit l'homme toujours à terre.

Cadel ouvrit la bouche, mais ne dit rien. Ses doutes ne regardaient que lui.

– Combien ? le questionna-t-il simplement.

– Plus que vous ne pouvez imaginer. Mon duché est le plus prospère d'Aneira. Seul le roi est plus riche que moi.

– Je ne vous demande pas le montant de votre richesse mais combien vous êtes prêt à me donner.

– Autant que vous le voulez. Tout si nécessaire.

Il hésita.

– Je ne suis pas un homme courageux, j'ai peur de mourir.

Cadel ferma brièvement les paupières et étouffa un juron. Cet échange était ridicule. Jedrek ne l'aurait jamais laissé ne serait-ce que débiter une telle conversation. Que croyait-il ? Aucun duc, même mort de peur, ne céderait sa fortune à un assassin. Bistari n'avait aucune intention de le payer.

– Une fois que vous m'aurez donné votre or, vous enverrez vos soldats m'arracher le cœur pour le récupérer.

– Non, je vous laisserai fuir. Je vous donne ma parole.

Mais Cadel sentait son espoir s'envoler. S'il avait une chance de recouvrer sa liberté, ce n'était pas de cette façon, pas avec cet homme et ses belles promesses. Il était stupide d'y avoir cru. Jedrek avait été tué par un ennemi des Qirsi qui le payaient. Que son meurtrier fût également qirsi était une ironie du sort dont l'humour, bien que cruel, n'eût pas déplu à Jed lui-même, mais ça ne changeait rien. S'il voulait retrouver l'assassin de son partenaire, il avait besoin des Cheveux-blancs. Autrement dit, quelle que fût la sincérité de l'offre de Bistari, il ne pouvait l'accepter.

Cadel lui tendit la main en souriant. Il tenait toujours son garrot mais le duc ne semblait pas s'en émouvoir. Un large sourire

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

aux lèvres, comme s'ils avaient été les meilleurs amis du monde, il laissa l'assassin le remettre sur pied. Il allait parler quand Cadel, sans le lâcher, d'un mouvement aussi preste que fluide, le fit pivoter. Dans le même élan, il passa sa corde autour du cou de sa victime et serra d'un coup sec. Sa nuque se brisa comme une brindille. Doucement, il laissa tomber le corps sans vie sur le sol.

Il se baissa, prit son garrot puis, plongeant la main dans la poche de son pantalon, sortit la petite lanière de cuir qu'il avait emportée avec lui. Déchirée d'un côté, elle était, de l'autre, ornée d'une garniture dorée frappée de la panthère de Solkara. Elle lui avait été donnée, en même temps que la moitié de ses gages, par un vieil homme, un marchand qirsi de Dantrielle. Bien qu'il se fût posé la question, Cadel ne lui avait pas demandé comment les Cheveux-blancs étaient entrés en possession d'un tel objet. Le vieil homme l'ignorait certainement. L'eût-il su, qu'il ne lui aurait, de toute manière, pas répondu.

Il plaça la lanière dans la main de Chago, le bout doré à l'extérieur, de sorte que son éclat fût bien visible dans la pénombre grise de la forêt. Puis il serra le poing du mort, allant jusqu'à l'écraser et briser même l'ongle d'un de ses doigts. On lui avait dit de rendre la scène convaincante. Compte tenu de ce qu'il gagnait, il ne pouvait pas faire moins. Le subterfuge était des plus persuasifs.

Il recula, vérifia sa mise en scène et inspecta les environs afin de s'assurer qu'il ne laissait aucune trace de son passage, ni aucun indice susceptible d'éveiller la suspicion des hommes qui découvriraient le cadavre. Satisfait, il s'éloigna vers l'est, loin de Bistari et de l'Anse de Scabbard. Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'il entendit des bruits. Dissimulé derrière un large tronc, il vit approcher un Qirsi monté sur un petit cheval gris.

Ses cheveux étaient plus courts que la plupart de ceux des sorciers. Le jaune de ses yeux était si vif qu'ils luisaient dans la pénombre. Vêtu comme un ministre, il portait une pelisse ornée du blason de la maison de Bistari. Le Premier ministre. Cadel en était si convaincu qu'il sortit de sa cachette. Le cheval s'ébroua. Son cavalier tira sur les rênes de sa monture et s'arrêta. Après que son regard se fut, quelques instants, posé sur Cadel, il détourna les yeux vers le corps étendu au milieu du chemin et revint à l'assassin. Il acquiesça.

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Cadel lui rendit son signe de tête puis se détourna et repartit vers l'est. Il s'enfonça entre les arbres en reprenant sa chanson. Il avait trois jours pour rejoindre Solkara. La distance n'était pas très grande, mais il ne pouvait se permettre d'arriver en retard.

2

Solkara, Aneira

Yoli croisa les bras sur sa poitrine et se rapprocha aussi près que possible de la cheminée. Elle portait la plus chaude de ses robes noires, et les plus doux de ses plus épais sous-vêtements de laine, mais ils ne suffisaient pas, pas plus que le feu qu’avaient généreusement nourri les nonnes pour elle, à la protéger de l’air glacial qui la frigorifiait jusqu’à la moelle de ses os frêles.

Elle aurait donné tout ce qu’elle possédait pour être autorisée à fermer les portes du sanctuaire. Mais c’était la Nuit de l’Apogée, pendant le cycle de la lune de Bian, le dieu du Royaume du Dessous, et elle était la Mère prieure du temple du Trompeur. Elle ne pouvait pas plus fermer les portes qu’elle ne pouvait éteindre les cierges qui brûlaient sur l’autel.

Il était encore tôt – le soleil n’était pas couché depuis plus d’une heure – et, déjà, elle avait hâte que la nuit s’achève. Le froid, le flot ininterrompu des fidèles, les sacrifices répétés; c’était beaucoup pour elle. Yoli, qui n’avait jamais été une femme orgueilleuse, n’avait aucun mal à reconnaître qu’elle était trop âgée. Il était temps qu’elle cède sa robe à l’une de ses nonnes. Plusieurs d’entre elles étaient à ses côtés depuis les douze années requises. Parmi elles, deux ou trois semblaient prêtes, et capables, de diriger le sanctuaire. À la fonte des neiges, au retour des premières chaleurs, elle passerait la main. Mais ce soir, sa place était ici.

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Elle avait à peine eu le temps de se réchauffer les mains qu'un nouveau groupe de suppliants approchait. Le bruit de leurs pas et leurs murmures résonnaient contre les voûtes du plafond.

Ici, les visiteurs se succédaient toute l'année. Dans le sanctuaire de Bian, quel que soit le cycle lunaire, les vivants pouvaient, chaque Nuit de l'Apogée, rencontrer l'esprit de leur mort le plus cher. La Nuit des Deux Lunes, lors du cycle de Bian, était particulière. Ils pouvaient, dans n'importe quel temple du pays, revoir tous ceux qu'ils avaient aimés et qui n'étaient plus. Mais la Nuit de l'Apogée, pendant la lune du Trompeur, était spéciale. Cette nuit, c'était au tour des morts injustement disparus de quitter le Royaume du Dessous pour hanter les vivants. Cette nuit était la leur. Les jeunes veuves ne venaient pas pleurer leurs époux, les parents cruellement frappés par le destin ne venaient pas offrir leur sang et leurs larmes pour leurs enfants arrachés trop tôt à leur amour. C'était une nuit de peur plutôt que de chagrin, une nuit de vengeance plutôt que de réconfort ou de consolation. Ce soir, le sanctuaire ouvrait ses portes aux mercenaires, bourreaux et brigands, aux guérisseurs dont les erreurs avaient coûté des vies, aux amants enflammés par une passion meurtrière. Mère prieure du sanctuaire de Bian, Yoli ne pouvait refuser l'accès de son temple à aucun d'entre eux, quelles que fussent l'horreur de leur crime et son aversion pour leurs forfaits. Au cours de cette nuit, elle rendait grâce aux dieux d'avoir perdu une bonne partie de la vue car, bien qu'elle sentît la noirceur de leurs cœurs, la vision de leurs visages lui était épargnée.

Elle les rencontrait devant l'autel, levait son couteau sacrificiel pour verser leur sang dans le bol de pierre et leur donnait l'autorisation de passer la nuit entre les murs du sanctuaire. Ceux qu'ils avaient tués pouvaient les atteindre ici aussi, mais le sang versé en offrande, la présence de la prêtresse de Bian, celle de leurs compagnons d'infortune, s'ils ne mettaient pas les meurtriers à l'abri du courroux de leurs victimes, leur apportaient un relatif réconfort.

Les nouveaux venus étaient des mercenaires, des hommes larges d'épaules, à l'accent de Sanbiri ou de Caerisse – Yoli n'avait jamais su les distinguer. Leurs cheveux étaient gris et leurs bras, autrefois musclés, étaient décharnés par les ans. Après avoir enduré la morsure de son couteau sans broncher, ils

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

s'éloignèrent dans un coin reculé du temple, gémissant comme des enfants à la vue des spectres de ceux qu'ils avaient assassinés au cours de traquenards depuis longtemps oubliés.

Yoli regarda les silhouettes, sombres et floues malgré la lueur des flammes, s'enfoncer l'une après l'autre dans l'obscurité, puis elle fit tourner chaque bol afin que le sang recouvre toute sa surface et rejoignit la chaleur de son feu de cheminée. Elle n'avait fait que quelques pas lorsqu'elle entendit un nouveau venu pénétrer dans le temple.

– Mère prieure, murmura une voix d'homme au même accent.

Elle se tourna avec lassitude et se força à l'accueillir en souriant. Il était grand, mince et portait de longs cheveux noirs. Ses yeux trop faibles ne lui permettaient pas d'en distinguer davantage. Il s'arrêta non loin d'elle et s'inclina profondément.

– Venez-vous offrir votre sang ?

– Oui, répondit-il.

Sa voix mélodieuse, son accent ne lui étaient pas étrangers.

– Vous êtes déjà venu.

– Oui, plusieurs fois, reconnut-il après une brève hésitation.

– Venez, dit-elle en retournant vers l'autel.

Les bols étaient déjà vides, Bian était particulièrement assoiffé ce soir. L'homme releva sa manche et offrit le creux de son bras à la lame de son couteau.

– C'est mon habileté qui vous fait revenir ?

– Vous êtes adroite, Mère prieure, mais plus que votre adresse, c'est votre beauté qui m'attire.

Elle rit.

– Ça m'apprendra à poser des questions !

Elle crut voir un sourire se dessiner sur ses lèvres.

– Souhaitez-vous dédier ce sacrifice à quelqu'un en particulier ?

Devant son hésitation, elle comprit la véritable raison de son retour au sanctuaire. Il avait pris une nouvelle vie depuis son dernier passage. Elle frissonna mais pas à cause du froid.

– Non, Mère prieure.

Sans se résoudre à le regarder, elle acquiesça et leva son couteau de pierre.

– Bian, écoute-moi ! implora-t-elle les yeux fermés. Un homme vient à toi, offrir le sang de sa vie. Juge-le équitablement et accepte son offrande.

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Elle fit glisser sa lame sur son bras et recueillit le sang dans un des bols. Lorsque l'écoulement grenat se ralentit, elle posa le récipient sur l'autel et enveloppa son bras d'un tissu fin.

– Merci, dit l'homme en repliant son coude.

– Vous êtes libre de passer la nuit ici, lui déclara Yoli, les yeux sur le bol. Quel que soit le réconfort que vous pourrez trouver entre ces murs, il est à vous.

– Merci, répéta-t-il.

Il s'était éloigné mais se retourna.

– Vous aurais-je offensée, Mère prieure ?

– Non.

Il l'observa quelques instants puis, après un bref hochement de tête, se détourna.

– Je connais la raison de votre venue, le retint-elle alors qu'il s'en allait.

Il s'arrêta.

– Dois-je partir ? s'enquit-il le dos tourné.

La prêtresse n'avait pas peur. C'était peut-être un tort, mais elle était trop âgée et servait le Trompeur depuis trop longtemps pour craindre la mort. Et puis cet homme était venu à son sanctuaire précisément parce qu'il n'avait rien à craindre d'elle.

– J'ai accepté votre offrande. Tout comme Bian, constata-t-elle, les yeux sur le bol déjà vide. Vous êtes libre de rester ou de partir.

– Ai-je une raison de vous craindre ?

– Vous savez que non.

Il parut hésiter.

– Alors, je vais rester.

– Ce choix vous appartient.

Il demeura pourtant immobile.

– Mère prieure, reprit-il en se tournant vers elle. Il y a quelqu'un pour qui j'aimerais verser mon sang. Bian accepte-t-il deux sacrifices successifs ?

– Bien sûr. Venez. Le bol et le couteau vous attendent.

L'homme revint à l'autel et releva sa manche. Yoli répéta sa prière avant de s'interrompre.

– Quel est le nom de cette personne ?

– Est-ce nécessaire ?

– Quand le sacrifice a un destinataire particulier, c'est le rituel.

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

Il baissa le bras.

– Il n’y a pas d’autre moyen ?

– Je suppose que Bian est capable de lire dans votre cœur et votre esprit.

– Merci, Mère prieure, c’est plus... facile.

Elle acheva son invocation et lui fit une seconde entaille. Elle le pensa et, après avoir fait tourner le sang dans le bol, se résigna à croiser son regard.

– Je vous remercie, lui dit-il. Vous vous êtes montrée très généreuse à mon égard, peut-être bien plus que je ne le mérite. Je ne l’oublierai pas.

– Je n’ai fait ni plus ni moins que ce que Bian et ma fonction exigent.

– Bien sûr, admit-il en baissant les yeux.

– Si vous revenez l’année prochaine, je ne serai probablement plus là, ajouta-t-elle.

Il releva les yeux.

– Êtes-vous souffrante, Mère prieure ?

– Non, simplement âgée.

– Je vois. Pourquoi me l’annoncer ?

Elle haussa les épaules.

– Pour vous dire que, dans un an, un autre prêtre ou une autre prêtresse portera cette robe. Je n’ai pas encore choisi mon successeur, mais il ou elle sera beaucoup plus jeune. Je pensais que vous deviez le savoir.

– Vous êtes une femme hors du commun. J’aurais aimé vous rencontrer quand vous étiez plus jeune, sourit-il après un long silence.

La prêtresse ne se souvenait pas du dernier homme qui l’avait fait rougir, mais elle découvrait que cette sensation lui avait manqué.

– Plus jeune, répondit-elle, j’étais beaucoup moins avisée.

– Permettez-moi d’en douter.

Il se tut.

– Je vous remercie de votre avertissement, Mère prieure. Je m’en souviendrai au moment de revenir l’année prochaine.

– Bien. Mais nous n’en sommes pas encore là. En attendant, j’espère que ce soir vous trouverez un peu de réconfort entre ces murs.

– Moi aussi.

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Il la salua de nouveau et, cette fois, quitta l'autel.

Yoli le regarda s'éloigner. Malgré ce qu'elle connaissait de lui, elle lui souhaita une nuit clémente. Ce soir, il n'avait nul endroit où échapper à la colère de ses victimes. Il le savait. Tout comme elle sentait que son seul réconfort était la certitude que la prêtresse qui avait accepté son offrande était trop âgée et trop aveugle pour distinguer son visage.

★

Cadel, incrédule, s'enfonça dans le coin le plus obscur du sanctuaire. Pour la seconde fois en quelques jours, il se dévoilait plus qu'il ne l'avait jamais fait et bien plus qu'il n'en avait l'intention. Le duc était mort, et il était convaincu que la prêtresse ne représentait pas le moindre danger, mais il venait, encore une fois, de faire preuve d'une imprudence qui ne lui ressemblait pas. Cette attitude, qui ne l'aurait pas étonné de la part de Jedrek était, de la sienne, stupéfiante.

Jedrek. Il s'arrêta brusquement. Se pouvait-il que le problème vînt de lui? Jedrek l'avait accompagné pendant vingt ans. Deux décennies durant, il avait parcouru le royaume et tué en sa compagnie. Aujourd'hui, il était seul. Se pouvait-il qu'il souffrît de sa solitude? Il faillit éclater de rire. Qu'il soit aux mains d'une dangereuse alliance avec les Qirsi ne l'aidait pas, mais si Jed avait été là, les Cheveux-blancs auraient moins compté.

– J'ai besoin d'un partenaire, fit-il à voix haute.

Ses paroles résonnèrent contre les voûtes. Il jeta un regard inquiet autour de lui avant de se souvenir que personne ne lui prêtait la moindre intention. Où qu'il tournât le regard, ses yeux ne rencontraient que des hommes et des femmes recroquevillés et tremblants comme des chiens blessés. Confrontés à leurs morts, le visage baigné de larmes ou tordu de souffrance, ils parlaient tous à voix haute. Même si on l'avait entendu, ses paroles n'auraient surpris personne.

Il se hâta. Ses propres victimes ne tarderaient pas à le trouver et avec elles commenceraient ses tourments.

Comme alerté par sa réflexion, un esprit, aux contours d'abord indistincts, mais aussi blanc et lumineux que la lumière

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

d'une étoile, apparut devant lui. Lentement, comme le premier soldat d'une puissante armée émergeant de la brume, la silhouette prit forme devant lui. C'était un homme. Il était grand, mince. Ses cheveux étaient blancs et ses yeux sombres. Même sans l'étrange inclinaison de sa tête et la fine ligne bleuâtre qui lui ceignait le cou, Cadel l'eût immédiatement reconnu. Il n'était mort que depuis trois jours.

– Tu me reconnais, constata le duc de Bistari d'une voix aussi lugubre et froide que la lande pendant la saison des neiges.

Cadel acquiesça.

– As-tu peur de moi ?

– Non, répondit-il calmement.

– Bien sûr que non, rétorqua le duc avec un sourire féroce.

Un assassin apprend à vivre avec ses fantômes, n'est-ce pas ?

– Nous n'avons pas le choix.

Une seconde silhouette, un couteau planté dans la poitrine, émergea de l'ombre. Le marquis de Tantreve. Cadel l'avait tué l'année précédente, près de son château, dans le nord d'Aneira.

– Et lui ? demanda le duc.

– Lui non plus.

D'autres avancèrent : Filib de Thorald, la gorge tranchée et l'annulaire sectionné ; Hanan de Jetaya, le visage contorsionné par le poison qu'il avait ingurgité ; Cyro d'Yserne, l'angle de sa tête et le trait bleui de son cou tellement similaires à ceux que portaient le duc de Bistari qu'ils semblaient les fils jumeaux de quelque cruel démon du Royaume du Dessous. Très vite, ils furent des douzaines. Bien qu'il se souvînt des morts qu'il avait infligées aussi clairement que de celle de Chago, il avait oublié leur nom.

Mais il n'avait pas peur. Il entendait les lamentations des autres, leurs supplications, leurs cris, leurs gémissements. On racontait que des mercenaires, tellement désespérés d'échapper à leurs apparitions la Nuit de la Mort, allaient jusqu'à se crever eux-mêmes les yeux pour ne plus voir leurs victimes. Quelques années auparavant, dans le sanctuaire de Macharzo, il avait vu un homme s'emparer du couteau du prêtre et se le plonger dans le cœur. Ceux-là connaissaient peut-être des situations qui lui étaient étrangères. Il aurait peut-être dû être terrifié. Mais il avait été payé pour tuer ces hommes. Ils n'avaient peut-être pas mérité leur sort mais, s'ils en avaient eu le temps, aucun d'entre

LES GRAINES DE LA DISCORDE

eux n'eût hésité à l'engager pour faire subir le même sort à leurs ennemis.

Chaque année, il passait la Nuit de la Mort dans un sanctuaire de Bian. Non parce qu'il craignait les esprits de ses victimes, mais parce qu'il respectait bien plus le dieu qui les envoyait vers lui. Si le Trompeur pouvait se jouer aussi facilement des règles de la vie et de la mort, il méritait son respect et sa vénération.

Cette année pourtant ne serait pas comme les autres. Cette année, il serait confronté à un spectre qu'il aurait voulu éviter, un visage qu'il ne supporterait pas de revoir. Il avait compris qu'il en serait ainsi dès qu'il l'avait vue. C'était par une nuit chaude et claire, au cœur de la saison des semailles dans le château de Kentigern. Il avait pressenti combien cette nuit lui serait pénible à cause d'elle. Si seulement on lui avait demandé de tuer son père, ce gros duc au sale caractère, ou mieux, l'enfant gâté auquel elle était promise. Mais Filib de Thorald avait déjà été assassiné et les Qirsi qui l'employaient craignaient que la mort brutale d'un autre héritier du trône d'Eibithar n'éveille les soupçons. Ils avaient donc exigé que ce soit la fille.

Il avait entendu les rumeurs concernant sa beauté et sa gentillesse. Lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois cette nuit-là, dans la grande salle de la forteresse sur le Pic, il avait compris combien les récits concernant Lady Brienne de Kentigern étaient pâles en comparaison de la réalité.

Elle était vêtue d'une robe saphir si éblouissante que la cascade de boucles blondes qui se répandait jusqu'à sa taille ressemblait à une rivière d'or pur. Cadel jouait ce soir-là le rôle d'un serviteur, aux ordres du maître de chai, chargé de distribuer le vin. L'humilité de sa condition n'avait pas empêché la jeune fille de le gratifier d'un sourire si chaleureux et si sincère qu'il aurait préféré fuir Kentigern et abandonner toutes les richesses promises par les Qirsi. Mais il était beaucoup trop tard. Les Cheveux-blancs l'avaient grassement payé, Jedrek avait déjà commencé à dépenser l'argent qu'ils n'avaient pas encore empoché, et les Qirsi en savaient bien trop sur son passé – son nom de famille, la disgrâce qui l'avait poussé à fuir la cour de son père – pour qu'il renonçât. Il n'avait pas le choix.

– Aucun d'entre nous n'ébranle ton cœur, reprit le duc de Bistari en désignant d'une main lumineuse les spectres qui l'entouraient. C'est ce que tu veux nous faire croire ?

LA COURONNE DES 7 ROYAUMES

– Que vous me croyiez ou non, répondit Cadet, c'est la vérité.

Un léger sourire effleura les lèvres du mort. Avec sa tête inclinée, il ressemblait à un enfant malicieux.

– Il y en a pourtant un, n'est-ce pas ? Un que tu crains.

Cadet frissonna comme si l'air s'était brusquement rafraîchi. Il aurait voulu nier, mais c'était inutile. Les morts flairaient la vérité et n'aimaient pas les mensonges.

– Oui, il y en a un.

Le duc, en même temps que s'écartait la masse lumineuse des silhouettes autour de lui, regarda derrière lui. Un spectre solitaire avançait.

Il savait qu'elle viendrait – pourquoi l'aurait-elle épargné ? – mais il ne s'était pas préparé à ce qu'il découvrait.

Elle portait sa robe saphir, déboutonnée jusqu'à la taille, comme la nuit de sa mort. Sa peau brillait du même éclat que Panya, la lune blanche. Et son visage, à l'exception de l'éclaboussure sanglante qui maculait sa joue, était aussi radieux que dans son souvenir. Mais les yeux de Cadet glissèrent sur sa gorge, son ventre et ses seins nus. Couverts de sang séché, ils étaient lardés d'horribles coups de couteau. Le poignard de Lord Tavis, fiché entre ses seins, pointait son manche accusateur sur le cœur de l'assassin.

Il avait voulu donner à son crime l'allure d'un meurtre commis par une brute, ivre de boisson, de luxure et de rage. Son succès était écœurant.

– Vous me regardez comme si vous ne reconnaissiez pas votre travail, se moqua Brienne, effroyablement glaciale. Ne laissez pas le poignard de mon seigneur vous abuser. C'est votre main qui a guidé la lame.

Cadet voulut répondre mais ne put que hocher la tête.

– Vous niez ? demanda-t-elle d'une voix aussi affilée qu'un vent d'orage.

Il leva la tête et croisa son regard. Ses yeux gris flamboyaient. Des larmes glissaient sur ses joues comme des perles de rosée touchées par les rayons du soleil.

– Vous niez ? répéta-t-elle.

– Non, souffla-t-il d'une voix à peine audible au milieu des lamentations des autres.

– Méritais-je de mourir ainsi ?

LES GRAINES DE LA DISCORDE

Elle désigna les blessures et le sang qui la couvraient.

– Vous ai-je offensé ?

– Non, madame.

– Étais-je un tyran ? Le monde est-il meilleur sans ma présence ?

Il parvint à esquisser un sourire.

– Au contraire.

– Alors pourquoi ? lui demanda l'esprit. Pourquoi m'avez-vous fait cela ?

– Parce qu'on m'avait payé, comme on m'a payé pour tuer la plupart de ceux qui sont avec vous.

– Vous tuez pour de l'argent.

– Oui.

– Pourquoi ?

Il recula.

– Comment ?

– Pourquoi choisit-on une telle profession ?

Cadel la dévisagea. Les événements lui avaient facilement permis d'oublier qu'elle n'était presque qu'une enfant lorsqu'il l'avait tuée. Son regard et sa question lui rappelaient cruellement sa jeunesse.

– Parce que ça paie bien, madame, lui expliqua-t-il comme s'il s'adressait à une enfant de dix ans.

– Je le sais bien, répliqua-t-elle durement. Je ne vous demande pas pourquoi vous le faites maintenant. Je veux savoir comment vous avez commencé. Vous n'êtes certainement pas allé à votre Aspiration en espérant que la pierre vous révèle en assassin.

Il sentit sa bouche se tordre. Elle n'était peut-être pas si naïve après tout.

– Il a commencé avec moi, s'éleva une voix parmi les autres spectres.

Un homme avança. Il était jeune. C'était son rival, le garçon qui, comme lui, convoitait l'amour de Venya. Il s'appelait Eben. Cadel l'avait tué d'un coup à la tête. L'assassin n'avait pas besoin de voir le sang derrière sa tempe pour s'en souvenir. Il sentait encore le poids de la pierre dans sa main. Il entendait même le bruit qu'elle avait fait en heurtant le crâne de son rival.

– Est-ce vrai ? lui demanda Brienne tandis qu'Eben la rejoignait. C'est le premier ?

– Oui.

REMERCIEMENTS

Tous mes remerciements à mon agent, Lucienne Diver; à mon directeur de publication, Tom Doherty; à l'équipe formidable de Tor Books, dont Fred Herman, Jenifer Hunt, Irene Gallo et Peter Lutjen; à Carol Russo et ses assistants; à Terry McGarry pour son magnifique travail de secrétaire de rédaction; ainsi qu'à mon éditeur et ami, Jim Frenkel comme à ses collaborateurs, en particulier Steve Smith et Jordan Zweck.

Une fois encore, merci de tout mon cœur à Nancy, Alex et Erin pour leur amour, leur soutien et leur humour, un don précieux qui m'empêche de prendre tout cela trop au sérieux.